

Sven Gatz, la fierté d'être un bâtard!

Une mère francophone, un père flamand. Naît un vrai «bastaard bruxellois» dans une famille où l'on a choisi de parler néerlandais. Aujourd'hui, le gamin est devenu un adulte bilingue, toujours autant bruxellois, et revendiquant son statut de bâtard!

L'histoire de Sven Gatz est, de son propre aveu, une histoire ordinaire. Mais pas banale. Surtout dans sa manière de la raconter. «On chasse difficilement le bâtard qui est en soi! J'ai eu un parcours de bâtard...», confie-t-il d'emblée. Conseiller communal à Jette, député flamand (VLD), il est avant tout viscéralement bruxellois. «Bien sûr, j'essaie toujours de défendre les intérêts des néerlandophones à Bruxelles, mais entre-temps la démographie bruxelloise a tellement changé qu'il faut s'adapter mentalement à ce processus. Aujourd'hui, Bruxelles ressemble davantage à d'autres grandes villes européennes ou mondiales qu'Anvers ou Liège, même si, là aussi, le changement apparaît».

Le voilà donc «citoyen du monde». «Il ne faut pas être béat devant le multiculturalisme. Je ne suis pas de ceux qui disent que cela nous apportera que du bonheur, ni que des problèmes. Mais il faut créer un monde où les bâtards seront chez eux».

L'atout francophone

Pourquoi se revendique-t-il bâtard et non pas zinneke? «Zinneke est plus folklorique et un tout petit peu nostalgique. Je suis plutôt tourné vers l'avenir».

Cela ne l'empêche pas d'avoir couché ses souvenirs dans un livre mêlant adroitement son histoire personnelle et son plaidoyer pour la ville.

«Mon père, qui venait de Grammont, ne nous a pas «flamandisé» de manière dure. Ma mère était francophone, mais ma grand-mère, sa mère à elle, était flamande», raconte Sven Gatz. «Je suis né en 1967. A l'époque, on ne connaissait pas bien les principes de l'éducation multilingue et le climat communautaire était tout autre. Mon père et ma mère étaient très pragmatiques. Ma mère n'avait aucun problème avec le fait que je fréquente une école néerlandophone et mon père n'avait aucun problème avec le fait que j'apprenne d'autres langues, dont le français en premier lieu. Mon seul regret, c'est que mes parents se sont rendu compte un peu trop tard qu'une mère francophone et parfaite bilingue pouvait enrichir mon éducation. On sous-utilisait cet atout! Quand j'ai eu sept-huit ans, tout d'un coup, mon père m'a dit: «Ta mère va te parler en français et moi, je vais continuer à te parler en néerlandais». Mais cela ne marchait plus. Je lui parlais parfois en français, mais une fois le lien affectif créé dans une langue, il est artificiel de vouloir en changer...»

J'ai donc véritablement appris le français dans la rue, avec mes amis en jouant au foot».

Un punk socialement engagé

Passant de Molenbeek à Berchem-Ste-Agathe et Jette, le jeune Sven devient adolescent en pleine crise économique suite



Sven Gatz: «Il faut inventer un modèle original pour Bruxelles, sans copier la Flandre ou la Wallonie»

Photo: Photo News

au choc pétrolier du début des années 70. «Je n'ai jamais été un punk pur et dur. Les nihilistes disaient «No Fun, No Future». J'étais plutôt dans la tendance engagée socialement, inspiré par un groupe comme The Clash que je préférerais aux Sex Pistols. Ce qui m'attirait, c'était l'émancipation, l'anti-establishment», raconte-t-il. Qu'en a-t-il gardé? «J'étais aussi à l'aise dans mon pantalon à tirettes que j'allais acheter galerie Agora - avec ma mère, ce qui n'était pas très rebelle -, qu'aujourd'hui dans un costume qui ne m'empêche pas d'avoir une opinion assez ouverte. Je ne fais aucun lien direct avec le libéralisme social mais ce qui était fondamental dans le mouvement punk, c'était le souci de débattre et d'avoir une liberté intellectuelle».

Le «livre saint» des Flamands?

Reste que ce «bastaard bruxellois» est aujourd'hui membre

d'un parlement flamand dont la réputation n'est guère bonne auprès des francophones. «Les résolutions du parlement flamand concernant Bruxelles, avec ce modèle de deux grandes communautés et deux petites (germanophone et bruxelloise), sont dépassées», affirme Sven Gatz. «Côté francophone, on a l'impression que ces résolutions, qui datent de 1999, sont bétonnées et considérées comme un livre saint. Elles ont été votées il y a près de 10 ans, il serait stérile de ne pas les réévaluer en permanence».

Mais il reconnaît bien volontiers que tous les Flamands ne pensent pas comme lui. Sa solution? Un nouveau modèle! «Jusqu'à présent, on a réformé la Belgique, le plus souvent à la demande des Flamands et, finalement, avec l'accord des Wallons. Ensuite, on a transféré des compétences aux régions et copié pour Bruxelles ce que l'on considérait bon pour la Flandre ou pour la Wallonie. Or, il faut moins copier l'autonomie flamande ou wallonne et plutôt trouver un modèle original pour Bruxelles».

Avec deux priorités: «Un financement structurel qui ne soit plus dépendant du bon vouloir des deux «grands». Et un dépassement des limites économiques: il faut trouver un mode de fonctionnement original avec le Brabant wallon et avec le Brabant flamand».

Il n'est pas facile de proposer un nouvel angle dans un dialogue très classique. Mais si Courtrai peut coopérer avec Lille au sein d'une «communauté urbaine», pourquoi Bruxelles ne pourrait-elle faire de même avec le Brabant flamand et le Brabant wallon».

Si, à 16 ans, l'ado un peu punk avait foi en un monde meilleur, l'adulte confronté aux réalités surréalistes de la politique belge garde l'espoir d'un Bruxelles meilleur. «L'essentiel», conclut-il, «c'est de poursuivre le débat? Et de ne pas nous laisser enfermer dans les tranchées de la raison qui se donne raison à elle-même».

G. N.